



Lyon, 1869, la longue révolte des ouvrières de la soie



« Sous-qualifiées, sous-payées », c'est tout un peuple de travailleuses que l'autrice faufile dans sa prose. Ici, le tissage mécanique, à la Croix-Rousse (Lyon), vers 1910. COLL. SÉBASTIEN LEVY PARISSAOC-PIRETS

LITTÉRATURE

Maryline Desbiolles ressuscite avec cœur et un parfait souci de véracité le combat exemplaire de jeunes ouvrières exploitées sans merci dans les ateliers textiles à la fin du XIX^e siècle. Focus sur une lutte de classes au féminin.

Il n'y aura pas de sang versé, de Maryline Desbiolles, éditions Sabine Wespieser, 146 pages, 18 euros

Elles sont ovalistes. Du latin « ovum », œuf, ovale, comme le ballon de rugby. Sauf qu'il s'agit moins d'un sport que d'un outil. La pièce centrale, la « pièce motrice » des ouvrières de la soie est un cardan de forme ovale où s'embobine le fil qu'elles ont à charge de surveiller comme le lait sur le feu en veillant à ce qu'il ne rompe ni ne s'effiloche. Elles sont dans l'obligation de maintenir la bonne cadence de la bobine. Ce travail sous-payé, littéralement éreintant, elles le pratiquent depuis peu, dans cette fin du XIX^e siècle, très exactement en 1869, au sein de la riche ville de Lyon, dans le quartier des Brotteaux. Elles sont logées à la va-comme-je-te-pousse, à dix, voire davantage par dortoir. Leur vie se passe à l'atelier. La nuit, on dort dans la promiscuité des corps, au beau milieu des bruits, chacune dans son petit carré. Il n'y a donc pas de chambre à soi, à peine un coin où s'écrouler sur une grossière paille histoire de laisser un ■■■

■ ■ ■ peu reposer la force de travail de ces jeunes corps contraints, « *debout tout le jour* », des douze heures d'affilée. Elles n'ont même pas le droit de s'asseoir. Elles sont privées d'air, privées de mouvements, dans le varcarme infernal des machines et la poussière sale de la soie, tout au centre du périmètre ultra-restreint où trônent sans merci la bobine et les moulins, en ce lieu maudit où elles sont astreintes à garnir et dégarnir des fils à nouer et dénouer.

À la fin du mois, elles ne touchent qu'un salaire de misère, beaucoup moins que les hommes, à tâche égale. C'est 1,40 franc par jour aux ovalistes et 2 francs aux ouvriers moulineurs. « *Sous-qualifiées, sous-payées.* » C'est tout ce peuple de petites jeunes femmes que Maryline Desbiolles faufile dans sa prose, au cours de laquelle elles se passent le relais de la narration, autrement dit le fil du récit. La romancière en prélève quatre, en tant que représentantes du groupe tendrement auscultées. Elles sont censées être, en somme, comme déléguées au nom du plus grand nombre.

Chacune est signifiée depuis son lieu d'origine et sa courte vie d'avant, le plus souvent accablante. Famille pauvre, quotidien affamé, certaines sont orphelines et d'autres filles mères ; trop de bouches à nourrir dans le foyer. Alors un jour, quand le « *rabat-teur* » franchit la porte de la ferme ou du triste logis, des boniments plein la bouche, on l'écoute... Il promet monts et merveilles : un travail, le gîte et le couvert... La petite plie bagage et vient s'enrôler à Lyon, dans la grande ville, et c'en est fait d'elle.

**Ces filles de peu,
ignorantes
d'elles-mêmes,
vont cesser
de courber l'échine,
redresser la tête
et oser affronter
les hommes,
du contremaître
au patron.**

ELLES DÉCOUVRENT LA LUTTE, LA PUISSANCE COLLECTIVE ET LA FORCE DU NOMBRE

Il y a là Toia, la Piémontaise qui ne sait ni lire ni parler le français. Il y a Rosalie Plantavin, la boîteuse, nantie d'un enfant à charge né d'un viol resté en pension dans la Drôme, où meurent les mûriers. Il y a encore Marie Maurier, si vivante et pétillante, native de la Haute-Savoie. Et puis on tombe sur Clémence Blanc, la seule Lyonnaise, blonde comme les blés, la rage enkystée dans son jeune cœur après avoir vu son amie mourir en couches dans un garni de fortune. Toutes sont forcées de converger vers les usines et toutes « *bon gré mal gré compagnes de travail* » finiront par faire corps et participer à l'une des premières grèves de femmes. Ce sera une magnifique révolte d'ouvrières qui réclament de meilleures conditions de travail et de logement. Ces filles, dont peu savent lire, découvrent ainsi la lutte, la puissance collective et la force du nombre.

Le livre de Maryline Desbiolles, avec son titre si éloquent, suit au plus près ces femmes dans l'exaltation d'un mouvement qui va en s'amplifiant. Ces filles de peu, timides, réservées, empruntées pour ainsi dire, ignorantes d'elles-mêmes, cessent soudain – sous les yeux du lecteur – de courber l'échine, redressent la tête et osent enfin affronter les hommes, le contremaître qui donne des amendes (porter des sabots à l'atelier, « *ne pas parler de trop* »...) et le patron, en fait le système patriarcal tout entier. Ces quatre héroïnes sélectionnées par la romancière s'extirpent par bonheur du lot de leurs sœurs anonymes en noir et blanc, auxquelles elles redonnent des couleurs. Maryline Desbiolles dote ainsi toutes ces oubliées de l'Histoire d'un nom, d'un visage, d'un corps. Elle ressuscite avec amour un épisode mal connu, délibérément caché, d'une lutte de la classe ouvrière au féminin. Ce n'est pas fréquent et ça touche très fort au cœur. ■

MURIEL STEINMETZ